

Dédiamanté

Daniel Danis

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Danis, D. (2013). Dédiamanté. *Moebius*, (138), 13–16.

DANIEL DANIS

Dédiamanté

Couché dans mon lit du 18, rue Monseigneur-De Laval, entre la parallèle de la rue des Remparts, garde amour, et la parallèle de la rue Hébert, premier colon à s'établir sur le cap avec sa Marie d'amour... je songe et je plane au-dessus de Québec, je longe la langue de terre, une bordure escarpée se jetant dans le fleuve par des falaises d'amoureux éperdus, aux cœurs dédiamantés.

Ma tête se détache de mon corps, mes yeux chagaliens chevauchent le chevalet d'un tableau commencé par Brueghel. En même temps que je vole par un ciel sans vent, c'est rare, mais ça arrive, je revis un rêve.

Un jour de nuit, une catastrophe genre guerre avait retaillé le cap par destruction des bâtis dits « ancestraux ». Pas tous heureusement. Dans le rêve, nous étions au printemps de mai, au lendemain des éboulis de feu et de tremblements. Je descendais lentement la rue Saint-Jean comme un flottant survivant. Certains commerces rouvraient leurs portes en s'installant dans la rue sous des toiles de fortune. La pénurie de carburant et d'électricité laissait les voitures en rade au profit de joyeux et volontaires caléchiers. Les oiseaux nichés dans de nouvelles échappées d'espoir poussaient des trémolos à la Trenet. Les milliards de pixels de jaune solaire éclataient à la rencontre de la poussière laissée par l'écrasement des briques, des pierres et du mortier. La vie se frayait déjà un chemin en ne pensant même plus aux morts, les offrant pour nourriture à sa sœur la pourriture.

Je cherchais mon amoureuse. Je n'étais ni triste ni accablé. Je la pressentais au détour d'une ruine, d'un café qui étalait sur le pavé cabossé ses anciennes briques. Ou

endormie sur la pelouse déjà verte du parc de l'Artillerie. Le goût de faire l'amour montait en moi et en escalier comme une circonvolution d'images mentales. Plus fort que moi les gènes de la survie frayaient dans mes veines. Je ne laissais rien paraître, déambulant comme si de rien n'était. Je pensais qu'en faisant l'amour nous refaisions le monde – un monde se refait tout en essayant chaque fois de comprendre son monde en s'inventant un monde.

Je pense à ça tout en rêvant, m'en souvenir, me disais-je, pour revoir les visions de ce quartier du Vieux qui était aussi vieux qu'un Brueghel, ou jeune, tout dépendant de la façon dont on se tient debout sur la ligne du temps, bien que l'érection de la ville avait eu lieu plusieurs années après la mort du peintre – Brueghel le Vieux ou le Jeune. Le Vieux-Québec était devenu moyenâgeux avec des objets d'aujourd'hui. En tout cas, mes souliers penseurs ponctuaient, rythmaient des phrases phares pour mon carnet de notes intérieures. Et comme de belle, je les ai oubliées, distrait à cause d'un baiser indiscret de deux adolescents sortant du Séminaire. Ils s'embrassaient avec mille pages de dictionnaire dans la bouche. Québec, ville démolie, allait faire peau neuve avec de nouvelles verves.

C'est bien aussi quelque part près d'un rempart de la ville fortifiée que j'ai donné mon premier baiser, cœur chaud aux froides joues pendant le Carnaval de mes quatorze ans. Le cap Diamant avec ses remparts était le giron des intimes baisers intimes, même si les trompettes des soûlards et les touristes aux 35 mm se chamaillaient la ville sous les feux d'artifice.

Dans mon rêve du printemps, au «Moyen Âge» de ma vie sans doute, que je me dis, là, couché au 18, rue Monseigneur-De Laval (car il y a déjà une bonne dizaine d'années que je l'ai fait), je n'avais pas, nocturnement parlant, rencontré l'amoureuse cherchée, cachée. Il fallait d'autres rêves.

Je tarde à me lever. D'autres rêves me reviennent, un autre moi voyageant de rue en rue dans l'enceinte de la ville, la ville féconde. La série de rêves raconte l'habitation, l'amour, mon métier autour de la salle de répétition, lieu de la quête du réel et de son sens. J'aurais donc il y

a dix ans, rêvé mon arrivée dans cette ville puisque j'y habite maintenant. Intime, donc.

Je m'élève encore de mon lit, je flotte au-dessus de cette bourgade bâtie en rond avec un diamant comme un fruit, fortifiant l'amour qu'est le rêve.

Une panoplie d'images de nuit se déplie sous mes yeux, je fais l'amour avec elle sans voir son visage. Comme s'il était trop tôt. Dans ces songes, je fais la rencontre de l'amoureuse sans sa tête, comme la mienne, là, flottante. Tel un acte de métamorphose, la création sans la pensée, juste un état de bien-être.

Suspendu au-dessus du fleuve, mes pupilles projettent un paysage holographique sur ma toile cervicale, je plonge en et au-dehors du soi. Ma vision-cheval-Chagall effleure le cap Diamant. On dirait une tête qui se prolonge comme une longue langue de terre tout au long du fleuve, s'évanouissant quelque part dans Portneuf. J'inverse l'image, une langue de terre qui se termine par un diamant. Ma tête pivote à l'envers, cette langue de roche et de glaise devient un gamète géant, échevelé, qui a émergé de la collision entre deux plaques tectoniques. Canots indigènes et navires coloniaux sont descendus par rivières et océans se marier au cap de vent et de lumière, l'explosion coïtale de deux rubans hélicoïdaux remplis de lettres d'amour pour la fécondation d'une ville zygote.

Depuis, je me blottis dans une cour arrière, enveloppé par les murs à balcons des maisons à étages. Je cours d'une galerie à l'autre durant la nuit, pareil au voleur raton laveur, en quête de mon amoureuse, où es-tu, où te caches-tu, je saute dans les jardins secrets, lanterne au front, des chevaux s'apeurent, je me sauve par les portes cochères du faubourg, j'arrache un panneau de circulation pour protéger cette tête flottante de la pluie battante. Dans un racoin des Plaines proches de la Citadelle, seuls de jeunes décolorés s'embrassent et s'échangent la bombonne de peinture pour écrire des codes secrets qui se traduisent par « amour s'en va-t'en guerre », non, me dis-je, je désire qu'il s'en revienne en moi, tout lové autour de mon cœur.

Le matin se lève et une caravane s'arrête sur la câline de colline parlementaire, débarque « le paradoxe » constitué de son essaim d'abeilles « tout risque tique tique » de mille langues et de pattes butineuses dans les boutiques jaune doré de la poussière de Brueghel, sur leurs boutons exaspérants d'appareils numériques à fabriquer avec des briques de pixels un qui-est-don'-beau-vot'-château, allez-vous z'en don', y'a rien à voir, c'est rien que de la roche, mais ils sont un peu sourds à notre langue, ces genses-là, concentrés à chercher dans une preuve photographique le diamant, le fameux diamant. Sur mon grand cheval du chevalet chagallien, j'achève ici mon hallucination.

Maintenant, ici, j'habite un nid intime d'heures tourbillonnantes, juste la rue parallèle à celle du premier colon Louis Hébert et de sa Marie d'amour.

Encore au 18, sous un puits de lumière, en prenant mon café matinal, je pensais que si plusieurs villes du monde, peut-être même médiévales, pouvaient se couronner « ville-giron d'amour », pour l'heure, dans cette ancienne écurie pour deux chevaux d'une maison de la rue des Remparts, le fameux diamant était ici, au chaud, sous ma peau, moi, l'amoureux de mon amoureuse dont je connais maintenant le visage.